Production et infini : l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme

Richard Sobel

▶ **To cite this version:**

Richard Sobel. Production et infini : l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme. Œconomia - History/Methodology/Philosophy, 2017, Œconomia History – Methodology – Philosophy, 7 (4), pp.513-544. 10.4000/oeconomia.2808 . hal-03229151

HAL Id: hal-03229151
https://hal.univ-lille.fr/hal-03229151

Submitted on 18 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Œconomia
History, Methodology, Philosophy

7-4 | 2017
Varia

Production et infini : l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme

Production and Infinity: The Marx-Granel Hypothesis on the Origin of Capitalism

Richard Sobel

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/oeconomia/2808
DOI : 10.4000/oeconomia.2808
ISSN : 2269-8450

Éditeur
Association Œconomia

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 513-544
ISSN : 2113-5207

Ce document vous est offert par Université de Lille

Référence électronique
Richard Sobel, « Production et infini : l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme », *Œconomia* [En ligne], 7-4 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 18 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/oeconomia/2808 ; DOI : https://doi.org/10.4000/oeconomia.2808

Les contenus d'*Œconomia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Production et infini : l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme

Richard Sobel*

Le philosophe Gérard Granel (1930-2000) a développé une interprétation « ontophénoménologique » de Marx par laquelle il propose une élucidation très originale de l'origine du capitalisme. Notre article se propose de reconstruire cette lecture qui est très éclairante pour l'analyse de ce mode de production, mais qui reste quasiment inconnue dans le champ de l'histoire de la pensée et de la philosophie économiques. La thèse que Gérard Granel développe est que, d'un point de vue historial, l'origine du capitalisme relève d'un enveloppement réciproque entre, d'une part, l'infinité de la technique comprise comme perversion du travail et, d'autre part, l'infinité du capital comprise comme perversion de la richesse. Cette perspective ontologique permet de comprendre de façon radicale le diagnostic de Marx concernant le capitalisme : une pathologie mortelle affectant les mondes sociaux-historiques au sein desquels ce système prend place et dont, en tant que prédateur, il se nourrit sans limite interne.

Mots-clés : capital, Marx (Karl), infini, production, travail

Production and Infinity: The Marx-Granel Hypothesis on the Origin of Capitalism

Philosopher Gérard Granel (1930-2000) has developed a '*ontophenomenological*' interpretation of Marx in which he offers a highly original elucidation of the origin of capitalism. Our article proposes to rebuild this reading which is very helpful for the analysis of this mode of production, but which remains virtually unknown in the field of the history of thought and economic philosophy. The thesis Gérard Granel develops is that, from a ontological perspective, the origin of capitalism comes from a reciprocal wrap between, on one hand, the infinity of Technique understood as perversion of Work and, on the other hand, the infinity of Capital understood as perversion of wealth. This ontological perspective helps to understand radically the diagnosis of Marx about capitalism: a deadly disease affecting the social-historical worlds in which it takes place and which, as a predator, it feeds without internal limit.

Keywords: capital, Marx (Karl), infinity, production, work

JEL: B14, B52

*Université de Lille, Richard.sobel@univ-lille1.fr
Je tiens à remercier les deux rapporteurs anonymes ainsi que l'éditeur de l'article, dont les critiques et remarques constructives m'ont permis de préciser l'argumentation de la première version de ce texte. Je reste bien sûr seul responsable des lacunes qui pourraient subsister.

> La production ne constitue pas seulement un phénomène, à côté de beaucoup d'autres, tels le phénomène culturel et le phénomène politique, mais bien le phénomène qui manifeste l'essence de notre monde et en détermine la marche, pour ne pas dire le destin. Ce qu'il s'agit de comprendre là n'est rien moins que trivial. Car nommer « industrie » ou « production » le mode sur lequel le dasein moderne « est au monde » ne signifie pas seulement le « primat de l'économie », ni simplement que les « sociétés civiles », comme dit la théorie politique, sont devenues dans leur essence des corps productifs, ainsi qu'à peu près tout le monde l'avoue. […] Comprendre en quoi et comment le monde moderne est dans son essence le monde de la production, c'est, en amont de toutes ces conséquences « bien connues », apercevoir à sa source les entrelacs de la technique moderne en tant que capitalisation scientifique de ce rapport à l'étant intra-mondain déjà clairement caractérisé par Descartes comme « maîtrise et possession de la nature » d'une part, et d'autre part de ce type de production qui n'est pas d'abord production de produits, et indirectement cause d'enrichissement, mais directement production de la richesse et ensuite production de produit. (Granel, 2001, 38-39)

Parmi les économistes, Marx est sans doute celui qui a le plus radicalement théorisé le capitalisme comme un système économique dont le propre est de se développer pour lui-même et de façon infinie. Cette perspective analytique le conduisit à diagnostiquer une pathologie potentiellement mortelle affectant les formes sociales-historiques de vie humaine au sein desquelles ce système prend place et dont, en tant que prédateur, il se nourrit sans limite interne. Même si l'on peut en affiner la portée et la précision,[1] nous adoptons ici le parti-pris suivant lequel cette analyse et ce diagnostic restent pour l'essentiel pertinents s'agissant du monde moderne en général et de notre monde contemporain en particulier. Partant de là, notre objectif est de nous demander quelle est l'origine de cet infini[2] qui s'inscrit d'emblée dans

[1] Notamment d'un point de vue historique en rappelant que les sociétés capitalistes avancées, sans rompre radicalement avec la logique de l'accumulation infinie, ont pu mettre progressivement en place des régulations institutionnelles pour limiter cette logique, d'abord sur le plan social et aujourd'hui, mais plus timidement, sur le plan écologique. Que Marx n'ait pu observer une telle « grande transformation » ne remet selon nous pas en cause la profondeur de son diagnostic qui concerne l'essence de nos modes de production.

[2] Dans cet article, nous conviendrons d'appeler infini ce que la tradition philosophique occidentale appelle l'infini relatif (c'est-à-dire l'indéfini, ce qui n'a pas de limite assignable), et non l'infini absolu (qui nous situe hors du concept de

la structure du capitalisme et en caractérise le fonctionnement ? Afin de lever toute ambiguïté, précisons que notre traitement de cette question ne sera pas historique (« origine » s'entendant comme commencement ou point de départ chronologique ; Meiksins Wood, 2002), mais philosophique, et plus précisément ontologique (« origine » s'entendant comme principe ou raison d'être de telle ou telle chose ; Lalande, 1999a).

Par rapport à l'analyse marxienne du mode de production capitaliste, deux dimensions peuvent être repérées puis explorées pour enquêter sur l'origine de l'infini dans le fonctionnement particulier de ce mode de production : (1) la dimension pratique de l'acteur économique (et en particulier celui qui domine ce système, le « capitaliste »), l'infini relevant d'un dérèglement comportemental, par exemple le « désir d'argent » (au sens de la chrématistique d'Aristote que Marx mobilise explicitement ; voir Gardaz, 1987 ; Berthoud, 1987) ; (2) la dimension mécanique du système, l'infini relevant alors de l'emballement d'une machine, le Capital-automate (au sens de la lecture de Marx par Postone, 2009), hors de tout contrôle de l'acteur. Bien sûr, cette distinction analytique ne doit pas faire perdre de vue que, dans le fonctionnement réel du capitalisme, les dysfonctionnements de ces deux dimensions se combinent et s'auto-entretiennent pour alimenter le processus d'accumulation infinie : l'emballement du système se nourrit du comportement de l'acteur tout autant que le comportement de l'acteur intériorise l'emballement du système. C'est un duo, pas un duel.

Nous ne chercherons pas ici à analyser, en détail et pour elle-même, chacune de ces deux perspectives – comportementale ou structurale –, perspectives éclairant chacune à leur manière les tenants et aboutissants de l'accumulation du capital tel que Marx-économiste la théorise. Nous ne cherchons pas non plus à repérer à quelles ascendances elles ont pu donner lieu dans l'histoire contemporaine des idées. Notre hypothèse de départ est que ces deux perspectives se supposent, se correspondent et qu'au fond elles forment un cercle théorique articulant acteur/système dans un enveloppement réciproque dont finalement l'analyse de l'infini aurait beaucoup à perdre à vouloir rendre compte en les traitant séparément. Tant que l'on se situe à l'intérieur de ce cercle, quand bien même cette position serait déjà éclairante,[3] il n'est selon nous pas possible de mettre au jour

grandeur). Dans le sens que nous mobilisons et que Granel mobilise comme adjectif ou nom commun, l'infini est l'indéfini (Lalande, 1999b). L'infinité (terme utilisé par Granel et que nous utiliserons ici) ou l'infinitude (que nous considérons comme synonyme mais que nous n'emploierons pas) sont deux termes qui désignent le caractère de ce qui est infini.

[3] En tout cas, plus éclairante que celle qu'adoptent ceux qui, reconnaissant que le capitalisme apporte des bienfaits à la société (efficacité) mais reste affecté d'une maladie, diagnostiquent celle-ci uniquement du côté de la perversion de quelque

l'origine du fonctionnement infini du capitalisme ; tout juste peut-on comprendre la logique de sa reproduction, une fois supposée acquise la logique de la production. Pour nous, ce cercle suppose déjà un certain mode d'être de l'ordre économique, et plus particulièrement une certaine conception de la production constitutive du capitalisme en tant que tel. Sortir de ce cercle suppose donc de mettre au jour cet implicite productiviste co-constitutif du motif d'agir de l'acteur et de la logique de fonctionnement du système, et à y chercher précisément l'origine du rapport pathologique à l'infini qu'inaugure puis déploie le capitalisme.

Ce recul ontologique, s'il est à l'œuvre chez Marx, Marx ne l'a cependant pas développé de façon systématique. Pour autant, selon nous, il est possible de mettre au jour chez Marx l'arrière-plan ontologique qui sous-tend ses analyses du capitalisme, pour peu qu'on en fasse une lecture radicale, c'est-à-dire en reconduisant cette lecture à la racine de ce que le texte de Marx déploie. On doit au philosophe français Gérard Granel (1930-2000)[4] de l'avoir fait, et le présent article, combinant histoire de la métaphysique occidentale et philosophie économique, se propose de lui rendre justice[5] en défendant l'idée que cette hypothèse Marx-Granel – ainsi que nous proposons de la nommer – est, par sa radicalité, capable de rendre compte de l'essence du capitalisme chez Marx. Afin de lever toute ambiguïté et pour bien délimiter l'ambition de notre contribution, il nous faut d'emblée préciser qu'il ne sera ici proposé qu'une mise en cohérence et une explicitation interne de la pensée de Gérard Granel, ce qui conduit à négliger l'examen critique des emprunts théoriques qu'il fait à différents auteurs de la tradition philosophique occidentale (Aristote, Descartes, Husserl et surtout Heidegger) pour élaborer sa position.

Pour ce faire, Gérard Granel construit un cadre de lecture original par rapport aux interprétations de Marx, tant orthodoxes qu'hétérodoxes (section 1). Qualifiée par lui-même d'« onto-

acteurs « malades » (les financiers fous), de sorte qu'il suffit d'un petit traitement éthique de l'acteur pour réguler les excès mortifères du système (Sur ce point, la critique décapante de Frédéric Lordon (2003) reste toujours pertinente).

[4] Pour une biographie, voir Janicaud (2000).

[5] A notre connaissance, s'agissant du champ de l'économie, de la philosophie économique, de l'épistémologie et de l'histoire de la pensée, aucun travail n'a été consacré à Gérard Granel. Rien ne lui est consacré dans le dictionnaire critique du marxisme (1983) ou le dictionnaire *Marx contemporain* (2001) ; seul le philosophe André Tosel (2009) lui consacre un chapitre dans son ouvrage de synthèse : *la marxisme au 20ème siècle*, chapitre reprenant (Tosel, 2001). Si Etienne Balibar dans *La philosophie de Marx* (2014) cite l'essai de Granel sur l'ontologie du jeune Marx (Granel, 1972), il ne le mobilise pas au niveau de ce qu'il considère être au fondement de la pensée de Marx et qui chez lui se réduit à une discussion sur la question de savoir que faire de la VIe Thèse sur Feuerbach : la réduire au simple rang d'une anthropologie philosophique ou la hisser au niveau d'ontologie relationnelle.

phénoméno-logique », cette lecture d'inspiration heideggérienne combine (1) sur le plan de méthode philosophique, l'élaboration d'une notion de « forme » fondamentalement comprise comme structure générale de révélation de l'être des étants[6] et donc de déploiement d'un monde, et (2) sur le plan de l'histoire de la philosophie occidentale, un « retour » au Marx des « *Manuscrits de 1844* » et à son ontologie de la production (Granel, 1972 ; Granel, 2008) comprise non pas comme une erreur « philosophique » de jeunesse gommée par la rigueur scientifique de la maturité,[7] mais comme ligne de force de toute la pensée de Marx pour saisir l'essence du monde moderne (section 2). Partant de là, Granel propose une élucidation de l'origine du capitalisme en reconstruisant la notion moderne de production. Cette dernière est à comprendre sur le plan historial[8] comme combinaison entre, d'une part, l'infinité de la technique comprise comme perver-

[6] Quelques précisions sont nécessaires pour lever l'ambigüité qui entoure l'usage du mot être dans l'approche de Gérard Granel. Celle-ci s'inscrit clairement dans la démarche de Martin Heidegger, en s'en tenant uniquement au « premier » Heidegger dont la pensée s'exprime dans son maître ouvrage *Être et temps* (1986 [1927]). Cette démarche distingue le verbe (être au sens d'exister : être un homme, être vivant, être une chose) du nom commun (l'entité qui existe : tel être humain, tel être vivant, telle chose). Heidegger n'emploie le mot être que pour parler du fait d'être en général, tandis que, pour désigner le fait spécifique d'être telle ou telle entité, il invente le concept d'étant. Ce qu'Heidegger appelle métaphysique occidentale se caractérise par l'oubli de l'être en tant que tel (ou sa confusion avec soit un super étant, soit la totalité des étants du monde), c'est-à-dire l'oubli de la « différence ontologique » entre l'être et l'étant. En ce sens, parler d'être de l'étant, ce n'est pas le saisir comme substance, mais c'est désigner sa manière d'être ou d'exister, le « sens de l'être ». Ce sens relève toujours d'un mode de révélation/décèlement spécifique qui se déploie à partir de la figure existentiale du « Dasein » et qui s'organise sous la forme de ce qu'Heidegger appelle un « monde » (Biemel, 2015).

[7] S'agissant de l'espace intellectuel français, la période durant laquelle Gérard Granel écrit sa première étude sur Marx en pointant l'importance des écrits philosophiques du jeune Marx est précisément celle où domine la lecture structuraliste de Louis Althusser et de ses élèves de l'ENS Ulm (Althusser et alii, 1965), lecture qui propose précisément d'écarter ces écrits de jeunesse comme obstacle épistémologique à la pleine compréhension de la théorie de Marx. Même si l'intérêt de l'interprétation de Marx par Granel ne se limite pas à cette réaction contre le structuralisme, il faut toujours avoir à l'esprit cette conjoncture théorique française lorsque l'on lit cette interprétation. La même remarque vaut pour une autre interprétation phénoménologique de Marx, contemporaine de Granel, celle de Michel Henry (1976).

[8] Dans l'ontologie phénoménologique de Martin Heidegger, « historial » signifie qu'on se situe au niveau ontologique (celui de l'être) et se distingue de l'adjectif « historique », lequel est mobilisé lorsqu'on se situe au niveau ontique (celui des étants). De même s'agissant des noms communs correspondants : l'historialité (de l'être) se distingue de l'historicité (des étants). Gérard Granel mobilisant systématiquement cette terminologie, nous la mobiliserons donc également en délimitant précisément ce qui, dans l'argumentation de Granel, relève d'un plan ou de l'autre.

sion du travail et, d'autre part, l'infinité du capital comprise comme perversion de la richesse. Cela permet à Granel de montrer comment le capitalisme qui fait aujourd'hui « époque » et domine notre monde est le fruit de « cette double infinitisation réciproque » du « travail-richesse » (section 3). Comme nous l'aborderons rapidement en conclusion, pour originale et éclairante qu'elle soit, cette thèse ontologique ne laisse bien sûr pas d'être problématique sur le plan politique : on peut toujours vouloir l'avènement d'un « autre monde », on ne sort pas facilement d'une « époque » de l'être (pour nous la domination de la Forme-Capital), notamment on n'en sort pas en s'appuyant sur l'une de ses caractéristiques ontiques (par des « réformes » concernant de tel ou tel de ses aspects « dysfonctionnants ») ou « par décret » (par une prise de conscience qui ferait que l'on voudrait « changer » d'époque et qu'il suffirait de le vouloir, pour le pouvoir puis pour le faire).

Avant d'entrer dans le cœur de l'argumentation, reste une question. Pourquoi ce que nous avons proposé d'appeler l'hypothèse Marx-Granel est-elle si peu mobilisée, non seulement en philosophie économique en général, mais aussi dans le champ des études marxistes en particulier ? Il y a sans doute un argument factuel : cette lecture de Marx par Granel n'est exposée que dans quelques articles certes publiés mais dispersés,[9] voire dans des cours universitaires retranscrits ; elle n'a donc pas fait l'objet d'un ouvrage systématique comme c'est le cas, à la même époque, d'une autre grande interprétation phénoménologique de Marx, celle de Michel Henry (1976). Mais à l'inverse d'Henry qui propose une relecture de tout Marx, Granel s'intéresse à une question très précise chez Marx – l'origine du capitalisme – et adopte une posture très spécifique, qu'il n'identifie pas à une école et qu'il n'entend pas non plus élaborer comme telle : il se situe à la limite de Marx, en ce point aveugle où la théorie économique de Marx ne reçoit sa vérité que d'une philosophie économique qui inscrit son questionnement au niveau le plus fondamental, le niveau ontologique, mais qui ne peut le faire qu'à partir d'un point d'appui extérieur à Marx, de ce que Granel appelle un « branchement », en l'occurrence comme on le verra, pour Granel un branchement d'inspiration heideggérienne.

> Est-ce que ce que j'écris noie le marxisme comme l'un des affluents parmi d'autres dans le grand flux de l'écriture contemporaine en général – l'écriture du désir, du texte, de la machine, du sexe, du désir homosexuel,

[9] Les publications de Gérard Granel restent dispersées et difficiles d'accès, même s'il faut saluer le travail de mise à disposition de l'œuvre de Granel par les animateurs du site Gerardgranel.com, dans lequel se trouvent notamment les cours retranscrits que nous mobiliserons. Reconnue d'emblée en France mais dans le cercle restreint de la phénoménologie, la pensée de Gérard Granel, publiée presqu'exclusivement en français, est très peu connue à l'étranger et, à notre connaissance, n'a fait l'objet d'aucune étude développée.

> de l'inceste, de tout ce que vous voudrez, ou de la production théorique ou de la peinture, ou de la mathématique. […] Est-ce que réinscrire Marx, dériver à partir de Marx, et le joindre par tous les bouts, le brancher aussi, comme s'il était une machine parmi d'autres, sur Freud par exemple, ou pourquoi pas sur Nietzsche, ou pourquoi pas sur Heidegger, est-ce que ces différents branchements sont la disparition de Marx ou sont-ils au contraire sa force à venir ? La question ne sera pas réglée me semble-t-il tant qu'on ne sera pas capable de traiter ontologiquement le concept de production. Et c'est ici, je crois que le rapport à Heidegger est autre chose qu'un branchement parmi d'autres, et qu'il est le seul chemin – si l'on met ensemble la question de l'essence de la technique, la question de la logique, la question de la métaphysique, avec celle de l'exténuation de la valeur d'usage dans la valeur d'échange, avec celle de la reproduction du capital comme substance automatique, avec celle du détournement radical et permanent et multiforme du travail en force de travail, du concret en abstrait […] (Granel, 1973-1974, 234)[10]

Si d'autres « branchements » sont possibles, orignaux et féconds (comme les branchements sur Freud ou sur Nietzsche), le présent article se propose de montrer toute la productivité du branchement heideggérien défendu par Gérard Granel.

1. Reconstruction du cadre « ontophénoménologique » de lecture de Marx par Granel

Dans un petit texte fondamental et caractéristique de son style d'argumentation philosophique : « Le concept de forme dans *Das Kapital* » (Granel, 2001a), Gérard Granel indique l'angle d'attaque précis et qu'il veut original de sa lecture de Marx :

> Si la lecture de Marx dont on propose ici les tous premiers pas (et qui consiste à déceler dans l'œuvre qui porte cette signature une pensée des formes onto-phénoméno-logique en consonance avec les plus extrêmes avancées de la pensée de notre temps) n'a pas été essayée, mais n'a même pas été soupçonnée jusqu'ici, c'est sans doute parce que le chemin de lecture était tout entier occupé, pour ne pas dire obstrué, par les problèmes traditionnels concernant le caractère dialectique-matérialiste-scientifique de la « théorie marxiste » (comme on disait). Non que le texte – et plus encore la conscience-de-soi doctrinale et méthodologique de l' « auteur », lorsqu'elle s'exprime pour elle-même - ne proposent à la postérité ce triple problème. Mais il me semble que si toutes les tentatives pour le résoudre ont échoué, soit sur la rive d'un dogmatisme métaphysique inversé (philosophiquement nul), soit dans les sables d'une coupure épistémologique introuvable (scientifiquement vide), c'est faute d'avoir assez patiemment retracé dans le texte le fil ténu, mais incassable d'une question bien anté-

[10] Il s'agit d'un cours retranscrit par des étudiants, où l'on retrouve toute la flamboyance et les fulgurances des écrits de Granel, mais qui montre aussi l'élaboration d'une pensée qui se cherche et qui s'énonce dans une conjoncture politico-intellectuelle précise (en l'espèce, le débat autour de la parution du tome 1 de *Capitalisme et schizophrénie* de Gilles Deleuze et Félix Guattari : *l'Anti-Œdipe*, 1972).

> rieure : celle de son mode d'écriture en tant qu'écriture de « formes ». (Granel, 2001a, 26-27)

Beaucoup de choses sont dites ici de façon ramassée s'agissant de la posture méthodologique de Gérard Granel, et nous allons les expliciter à partir de trois idées forces. La première concerne sa « théorie des formes », ce qui est sans doute le plus original et qui lui permet d'appréhender pleinement la pensée de Marx tout en opérant un décalage initial pour ouvrir l'espace d'une interprétation originale. La deuxième concerne son « approche ontophénoménologique », à savoir ce qui est le plus polémique dans le champ des études marxistes et qui le place du côté du refus de « la coupure épistémologique » et de la conception structuraliste d'une science des modes de production. La troisième concerne son interprétation de l'ontologie de Marx comme étant, de part en part de son œuvre, une « ontologie de la production » ; pour nous, lecteur actuel de Marx avec Granel, c'est ce qui est le plus opératoire et qui lui confère une place de choix dans une lignée d'interprètes de Marx. Dans cette section 1, nous allons étudier les deux premières idées ; la section 2 explicitera la troisième idée à partir d'un commentaire des *Manuscrits de 1844*. L'explicitation puis l'articulation de ces trois idées forces est, selon nous, la condition nécessaire pour comprendre la justesse et la portée de ce que nous proposons d'appeler « l'hypothèse Marx-Granel » sur l'origine du capitalisme, que nous examinerons en section 3.

Pour Granel, Marx est fondamentalement un phénoménologue, mais d'un type très particulier. Si Marx part toujours de l'analyse concrète d'une situation concrète d'abord envisagée au niveau de la perception, ce n'est jamais pour y demeurer : chez Marx, cette détermination concrète du réel ouvre la connaissance formelle que vient alimenter le moment de théorisation. Ce constat n'a rien d'une banalité. Contrairement à ce que pourrait laisser croire cette présentation de la position de Marx comme finalement simple critique de l'idéalisme, il ne s'agit pas du tout de repérer chez Marx une posture empiriste doublée d'une montée en généralité, mais plus profondément d'énoncer une thèse épistémologique qui prend appui sur un partipris ontologique d'inspiration aristotélicienne ; ce que souligne Françoise Fournié dans son commentaire :

> […] à l'inverse de ce qui se passe dans la métaphysique, ce n'est jamais la connaissance qui engendre son objet, mais c'est le mode d'être de l'objet qui ouvre la possibilité d'une connaissance effective. Si bien que, dans l'histoire de la pensée, l'œuvre de Marx ne peut pas être comprise comme une philosophie classique – Hegel revisité – plus de l'économie ; mais, dans la lignée avouée d'Aristote, cette pensée apparaît comme une nouvelle ontologie fondamentale et un travail pédagogique pour exposer les principes qui permettent de dire ce qui est. (Fournié, 2003, 249)

Du point de vue de l'histoire de la philosophie, le problème de Granel est donc d'abord celui de lire Marx par-dessus la métaphysique occi-

dentale, en la court-circuitant et en se situant directement dans la lignée du questionnement ontologique d'Aristote que cette métaphysique aurait, selon lui, précisément perdu et qu'il serait justement possible de retrouver chez Marx. L'enjeu de cette lecture radicale est de montrer que Marx adresse à notre modernité un questionnement aussi fondamental que celui qu'Aristote adressait à son époque, qu'il est, pour reprendre une formule de Castoriadis, « l'Aristote des temps modernes » (Castoriadis, 1976). Ici « époque » doit s'entendre non pas simplement au sens ontique de l'histoire de faits envisagés comme prenant place à l'intérieur d'un monde dont la consistance est considérée comme allant de soi, mais plus fondamentalement au sens ontologique de l'historialité du monde lui-même dont il incombe à la pensée philosophique d'en comprendre l'origine (Comment passer d'un monde à un autre ?) et d'en problématiser la consistance (en quoi consiste, dans ce monde, le mode de révélation/décèlement de l'être des étants ?).

On reviendra bien sûr plus loin sur la spécificité du questionnement ontologique de Marx pour nos temps modernes dominés fondamentalement par le mode de production capitaliste ; mais, pour l'heure, il nous faut encore approfondir au niveau « méthodologique » le plus général cette ontophénoménologie d'inspiration aristotélo-heideggerienne[11] qui sert de point d'appui à Granel pour ressaisir toute la puissance de Marx. Rappelons que, dans le champ de la philosophie, l'ontologie est le discours qui concerne l'être de l'étant en général et qui cherche à caractériser les principes qui permettent de dire ce qui est en tant que ce qui est ne s'épuise pas dans le fait de l'étant là-devant qui nous apparaît comme ceci ou cela (perspective simplement ontique),[12] mais concerne, pour reprendre une formule de Granel, « les formes de l'essentiellement inapparaissant » qui structurent les modes d'apparition, ou encore les formes de révélation/décèlement intramondain de l'être des étants (perspective spécifiquement ontologique).

Dans cette perspective ontologique, ce sur quoi insiste Granel inaugurant ainsi son interprétation originale de Marx, c'est sur le statut de l'écriture chez Marx. Celle-ci n'est ni simplement ornementale (qualité du style), ni même rhétorique (qualité de l'argumentation) – c'est-à-dire finalement, dans l'un et l'autre cas, secondaire par rapport

[11] Il faudrait consacrer une étude systématique à cette articulation Aristote-Heidegger dans la lecture de Marx par Granel. Cette articulation n'est pas une construction ex post de quelques interprètes, mais trouve des points appui chez Heidegger (Volpi, 1996).

[12] L'adjectif « ontique » désigne ainsi le discours ou la perspective qui a en vue ce qui concerne telle ou telle caractéristique des étants, voire les rapports qu'ils entretiennent entre eux, mais une fois donnée leur mode de révélation ontologique. En ce sens, tout discours ou perspective ontique suppose toujours déjà un arrière-plan ontologique.

à un contenu de pensée déjà là dont elle aurait seulement pour objectif de bien rendre compte et devant lequel elle finirait par s'effacer une fois ce contenu porté au jour. Au contraire, pour Granel, la forme de l'écriture chez Marx est première, fondamentale, en tant précisément qu'écriture des formes :

> Ce que le discours des formes « expose » n'est jamais ce sur quoi il « débouche » et qu'il laisserait pour ainsi dire à son épiphanie, en mourant sur le seuil. Le discours-des-formes – en tant que les formes sont l'affaire du discours, ce qu'il s'attache à exposer – ne fait apparaître les formes (du réel) que dans les formes du discours, c'est-à-dire dans le tour de l'exposition. C'est pourquoi le retard à l'écriture, si célèbre précisément dans le cas de *Das Kapital* dont la livraison fut tant de fois promise par Marx à son éditeur, et chaque fois remise, n'a jamais rien dû aux circonstances : il fallait attendre que la forme d'exposition s'imposât. (Granel, 2001, 30)

De prime abord, on pourrait penser que Granel se contente de souligner – mais comme d'autres avant lui – le fait que les textes de Marx mobilisent très souvent la notion de forme : forme capital, forme salaire, forme marchandise, forme valeur, etc. (Cachon, 1985), et qu'il s'agit simplement là de l'expression d'une détermination sociale-historique de caractéristiques plus générale liées au domaine économique comme la production, l'échange, la distribution ou la consommation. A son niveau – celui d'une théorie économique intégrée à une science sociale plus générale –, cette lecture n'est pas fausse ; elle est même fort pertinente : elle permet de souligner les apports critiques de la notion de forme en termes de dénaturalisation et d'historicisation des catégories de l'économie, notamment capitaliste, celles de la connaissance ordinaire des acteurs (marchands, salariés, capitalistes) tout autant que celle de la connaissance académique des savants (l'économie vulgaire que Marx abhorrait, l'Economie politique qu'il critiquait, mais respectait). Façon de dire que Marx a d'abord développé une critique de l'Economie politique.

Pour autant, cette interprétation sociologisante de la notion de formes en reste finalement à réduire l'usage de ce terme au seul niveau ontique de l'historicisation de domaines dont l'être même n'est jamais questionné ; et principalement parmi ces domaines, celui de la production, comme nous le développerons systématiquement dans la suite. Or justement pour Granel, c'est au niveau ontologique qu'il faut prendre au sérieux cette notion de forme. Les « formes » ne sont pas simplement les « formes phénoménales » dont parle la philosophie classique – par exemple celles que l'on trouve exposées dans la *Critique de la raison pure* de Kant et par lesquelles le sujet humain, par son entendement, met de l'ordre dans le divers sensible. Pour Granel, celles-ci dissimulent le rapport véritable à ce de quoi elles procèdent, c'est-à-dire le substrat qui sous-tend le phénomène. Or, précisément, ces formes de l'apparence ne doivent pas être confondues avec les

formes de ce que Granel appelle « l'essentiellement inapparaissant », ou encore « vérité inapparente ». D'où ce paradoxe pour la pensée et la tradition marxiste : pour Granel lisant Marx, le caractère matériel de la vie humaine, dans une formation sociale donnée et à un moment historique donné, se donne à travers des formes d'apparition.

Cette interprétation de Marx s'oppose clairement à la conception « matérialiste » de la matière comprise comme substrat-support, indifférent de la forme, elle-même comprise comme abstraite. Dans la conception matérialiste, la matière est elle-même abstraite, puisqu'on fait, souligne Granel, abstraction de sa diversité en la réduisant au simple statut de matériau (voir la critique de la technique plus loin). La forme serait ce qui vient, après-coup, se surajouter à une matière qui serait d'abord homogène-amorphe.[13] Comme nous le verrons dans la section suivante, c'est là universaliser le point de vue historial de l'ontologie de la production du monde moderne, et son mode pathologique de « faire monde ». Au contraire pour Granel, la matière engage toujours déjà la diversité générique de ses formes. Si à notre connaissance, Granel ne discute pas directement la position de Hegel,[14] en revanche on retrouve la conception ontologique d'Aristote

[13] Cette interprétation de Marx s'oppose également à celle d'abord développée par Engels (dialectique de la nature) puis dans le cadre de ce qui s'appelle le matérialisme dialectique et qui va servir de colonne vertébrale « théorique » aux partis communistes staliniens (Macherey, 1985 ; Preve, 2011, 147-223). Granel ne la critique jamais directement, considérant sans doute qu'elle est d'emblée disqualifiée comme ontologie naturaliste et donc pas à la hauteur de réflexivité critique où il reconstruit son interprétation, contre Hegel et entre Aristote et Heidegger.

[14] S'il critique l'idéalisme, Granel n'a pas pour cible Hegel, ou plus exactement tient par rapport à Hegel une position ambiguë. A notre connaissance, Granel n'explicite pas ce point, mais il faut en dire quelques mots pour saisir la suite. Dans la théorie économique de Marx, on sait que la contradiction forme/contenu apparaît de façon privilégiée à l'occasion de la contradiction entre « forces productives » et « rapports sociaux de production ». A plusieurs endroits de l'œuvre de Marx, on trouve l'idée que le développement des forces productives peut finir par devenir une entrave au fonctionnement d'une formation socioéconomique donnée, et, partant, peut conduire à sa dissolution. La contradiction forme/contenu se présente ainsi comme une contradiction de nature dialectique au sein laquelle se logent, ensembles, distinction et unité de deux opposés. En ce sens, les rapports de production sont à considérer comme « les formes de développement des forces productives », c'est-à-dire que la forme est transitoire, intégrant en elle-même les conditions de sa propre transformation. Ceci étant rappelé rapidement, on peut dire que Granel rejette la lecture hégélienne de Marx au sens où il écarte toute dialectique, laquelle comporte toujours une dimension déterministe – et ce qui vaut pour la dialectique hégélienne, vaut évidemment encore plus pour le matérialisme dialectique d'Engels. Mais sa conception de la forme a quelque chose de commun avec celle de Hegel. Elle ne peut donc se réduire au simple rang de configuration, de forme extérieure, mais désigne la structure intime suivant laquelle la forme est un

(Aubenque, 1962) sur les différents genres – et différents de façon irréductible – suivants lesquels l'être de l'étant se révèle dans différents « jeux de langage » pour reprendre une formule d'un autre philosophe contemporain qu'affectionnait Granel,[15] Wittgenstein, bref, les différents genres suivant lesquels l'être « se dit ».

Au total, cette interprétation de Marx pourra sembler paradoxale : le véritable penseur matérialiste est celui qui pense…le formel et non le matériel, et c'est précisément en cela qu'il est pertinent d'un point de vue ontologique. Pour l'opposer au sens idéaliste de la matière, Granel, dans son cours sur Marx de 1983-1984, l'appelle sens « praxique » de la matière : « La forme est la tournure du mode d'être lui-même. Quand je dis tournure, j'ai déjà tout dit. La tournure, c'est le langage qui attache la forme à la matière, ce n'est pas autre chose. Il n'y a donc de tournure que comme tour de main, tour de phrase » (cité par Claverie, 2011, 105). Nous aurons plus loin l'occasion d'expliciter ce sens « praxique » à partir de la problématisation de l'être comme production qui lui donne consistance ; mais il faut encore insister, au terme de cette présentation méthodologique, sur la nécessité pour Granel de mettre au jour ce sous-bassement onto-*logique*, initié par une visée phénoméno-*logique*, avant même de se mettre à relire Marx et pour le relire autrement :

> Chez Marx, […] l'analyse des formes (est) une analyse conceptuelle qui, si elle dégage bien l'a priori du réel dont elle traite, ne s'en acquitte précisément que parce qu'elle ne provient ni d'un ciel des idées ni d'un reflet des contenus. En d'autres termes, le mordant de la pensée de Marx (je veux dire ce par quoi elle mord effectivement sur les réalités) tient entièrement au caractère philosophique de sa démarche, dans la mesure où ce caractère logique trouve lui-même sa règle dans un sûr instinct logique. C'est donc encore d'elle, et à condition d'élever autant que faire se peut cet instinct à un certain savoir, à un certain degré d'élucidation (jamais sans reste) de ce qui le rend sûr, par conséquent non sans l'aide de travails[16] entrepris sur des corps textuels autres (mais non « tout autres » ni « tout simplement autres ») que le corpus marxien, les uns plus anciens (comme, au moins, Kant), les autres plus récents (comme, éminemment, Heidegger et Wittgenstein), par conséquent aussi non sans critique des traductions chez Marx lui-même de cet instinct logique en un savoir métaphysique simplement retourné – c'est donc encore de cette pensée que peut prove-

contenu, c'est-à-dire dans le langage de Hegel, loi d'essence du phénomène. Mais là où l'ontologie hégélienne est moniste (l'être comme raison), celle de Granel relisant Marx est « pluraliste », le déploiement des formes disant la pluralité irréductible des sens de l'être. Insister sur cette pluralité est essentiel pour comprendre la pathologie du capitalisme, qui en est la volonté ou le projet de dissolution-réduction à l'homogène.

[15] Rappelons que Gérard Granel a traduit plusieurs ouvrages de Wittgenstein chez Gallimard.

[16] Et Granel de préciser, non sans ironie et autodérision, en note de bas de page : « Je dis 'travails', laissant aux universitaires 'travaux', comme les peintres disent 'ciels', laissant les cieux aux prédicateurs chrétiens ».

> nir la compréhension d'un à-venir pour l'histoire elle-même autre que la gestion indéfiniment reconduite de l'anhistorique comme tel. (Granel, 1995, 338)

Sans doute, la « méthode » effective de Marx, celle qu'il met en œuvre effectivement dans ses recherches économiques, n'est pas toujours à la hauteur de cette exigence « logique » potentielle et radicale que dégage Granel ; cette méthode effective peut retomber soit dans l'empirisme, soit dans l'idéalisme. Loin de chercher à l'homogénéiser, Granel laisse à la minutie des historiens des idées le décryptage systématique des hésitations voire des contradictions méthodologiques et épistémologiques que l'on peut repérer tout au long de l'œuvre de Marx. Sa posture est de pointer, en tant que philosophe, l'émergence d'une thèse ontologique radicale et structurante, de l'expliciter et d'en développer les tenants et aboutissants, tels que Marx les manifeste dans son discours économique en tant que critique de l'Economie politique.

2. Repartir des *Manuscrits de 1844* et de leur ontologie de la production

Une fois précisée cette méthodologie des formes comme mode d'approche ontophénoménologique, la question qui se pose est celle de savoir quelles sont précisément les formes qui structurent notre être au monde. Dans *L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure*,[17] Granel indique que, pour lui, la réponse est d'emblée présente dans l'œuvre de Marx, dès *Les manuscrits de 1844*. Or selon Granel, aucun des exégètes de Marx n'a saisi « le niveau ontologique où se tient la pensée de Marx en 1844 » (Granel, 1972, 184) et qui structure

[17] Il y a bien sûr dans ce texte une dimension critique, celle de la lecture structuraliste de Marx, qui est incarnée par le marxisme de Louis Althusser (1965) et de son école de pensée, dans la filiation de l'épistémologie de Bachelard et de Canguilhem (Balibar, 1990). Elle considère que l'œuvre de Marx est marquée par une rupture radicale entre les textes « préscientifiques », c'est-à-dire les textes philosophiques et d'anthropologie générale (centrés sur la philosophie du travail et la notion d'aliénation), et les textes fondateurs d'une science objective des modes de production, et notamment d'une science du capital. Le recours explicatif aux catégories d'anthropologie générale conduit à adopter le point de vue illusoire de l'individu, ou plus précisément du sujet constituant, alors même qu'il conviendrait de construire une théorie sociologique des modes de subjectivation propres à la superstructure, c'est-à-dire du sujet constitué comme effet-support de l'infrastructure, notamment des rapports sociaux de production. En cela, ce marxisme entendait s'inscrire pleinement dans le projet structuraliste tel qu'il domine la pensée française des années 1960-1970 (Dosse, 1992). Pour Granel, comme la pensée de Marx est immédiatement et de part en part philosophique, c'est-à-dire, insistons, fondée sur une onto-phénoméno-logie, la question de la coupure épistémologique devient si ce n'est sans objet, du moins de portée limitée pour comprendre la profondeur de la pensée de Marx.

l'ensemble de sa pensée.[18] Même s'il ne peut s'agir d'en rendre compte en détail, cette première étude de Granel sur Marx vaut la peine d'être citée et analysée longuement car elle indique les grandes lignes de l'interprétation de Marx que Granel ne fera que développer et préciser par la suite, et notamment la compréhension profonde des pathologies qui affectent le monde moderne dominé par l'économie (section 3). Comme d'autres lecteurs des *Manuscrits de 1844*, Granel insiste d'abord sur l'athéisme de Marx, mais c'est pour lui donner d'emblée un sens radical et essentiel pour la suite de son interprétation – comme nous le verrons –, sens que Granel formule en substance ainsi : l'athéisme de Marx est la recherche d'une immanence qui consiste à débarrasser le monde humain du problème de la Cause (transcendante et sous-entendue : divine) et lui assigner comme origine l'unité essentielle de l'homme et de la nature (perspective purement immanente). Commentant cette proposition de Marx selon laquelle « l'homme est immédiatement être de la nature », Granel commence par indiquer que

> […] le mot important est […] immédiatement. Le sens de l'immédiateté dont il s'agit n'est lui-même nullement immédiat. Bien compris, il doit nous faire apparaître ce qu'il y a de désinvolte à parler à propos des manuscrits, d'une « théorie générale des rapports de l'homme et de la nature ». L'origine et le centre de l'ontologie marxiste de 1844 peuvent s'exprimer au contraire dans l'idée que l'homme n'entretient aucun rapport avec une nature, qui serait alors l'autre terme du « rapport » en sorte que l'un et l'autre, situés abstraitement quelque part dans l'être indéterminé, entreraient dans un « rapport ». Si l'homme « est immédiatement l'être de la nature » […], c'est qu'il n'a pas d'être en dehors de cet « être de la nature », et que celui-ci non plus n'est pas un terme qui subsiste pour soi-même en face de l'être de l'homme. Mais l'un et l'autre ne sont que dans l'im-médiateté, c'est-à-dire dans le caractère originel de leur être l'un à l'autre. […] Marx ne connaît qu'une seule « réalité essentielle » qui est ainsi nommée parce qu'elle exprime le réel en tant que tel […], autrement dit l'étant en tant qu'il est. Que l'étant est, et que c'est là l'être même de l'homme, est ce dont Marx part comme principe à partir duquel il pense l'essence de l'homme (l'homme humain) et l'étant en général (la « nature »). (Granel, 1972, 185-186)

Cette aperception de l'être de l'étant est, pour Granel, corrélative d'une conception de la subjectivité qui, chez le Marx des *Manuscrits de 1844*, s'inscrit d'abord dans l'ouverture rendue possible pour notre modernité par la pensée de Descartes.

> Le langage cartésien de la subjectivité (inaugurant) un cheminement de pensée qui ne s'interrompra plus et qui consiste à reconnaître l'Etre comme ce « royaume des origines » qu'on ne peut non seulement pas at-

[18] Ce jugement vaut pour l'époque à laquelle Granel écrit son premier essai sur Marx. Pour ne s'en tenir qu'à la France, nous constatons depuis quelques années le développement d'un courant néomarxien très actif prenant appui sur le jeune Marx (Renault, 2008).

> teindre, mais qu'on ne peut pas soupçonner tant que l'on continue à parler le langage de la causalité, c'est-à-dire le langage qui, dans l'horizon évident de la réalité ne connaît que des mouvements réels et ne cherche que des commencements réels. […] Il n'y a pas de commencement à l'être de l'homme, […] celui-ci est un être-par-origine. C'est en ce sens qu'il est toujours-déjà lui-même au fondement de tout ce que l'on peut dire de lui qui est un sens. […] en étant lui-même tout ce qu'il est, c'est-à-dire aussi son expérience avec tout ce dont elle est, en tant qu'expérience, l'épreuve immédiate, en signifiant donc par le « je suis » que l'homme est toujours le « sujet », c'est-à-dire ce qui est toujours-déjà-au-fondement – l'Etre comme […] sub-jectum pré-gisement de tout ce qui s'étend (paraît) sur ou dans une telle Avancée (Granel, 1972, 194-195)

Allons à l'essentiel : la thèse de Granel consiste à dire que le commencement de Marx *dans* la pensée est un commencement *pour* la pensée à partir de Marx : même si ce n'est pas exempt de toute ambiguïté, Marx inaugure une rupture avec la métaphysique occidentale en développant un mode de pensée dont le principe est « l'unité immédiate de l'homme et de la nature » et qui – insistons – structure toute l'œuvre de Marx, textes « de la maturité » inclus – ceci contre la coupure épistémologique d'Althusser, perspective dominante quand Granel commence à écrire sur Marx mais qui devient moins prégnante lorsque Granel affinera son interprétation (Balibar, 1990). Comme le souligne André Tosel (2001) dans son commentaire, ce mode de pensée se caractérise par le recul de l'infini dans sa détermination du fini – c'est-à-dire le recul de la Cause métaphysique – au profit de l'avancée d'une origine finie – c'est-à-dire la vraie positivité que définit cette unité de l'homme et de la nature.

Avant de poursuivre plus avant l'explicitation[19] et le développement de cette idée, il faut quand même souligner que le rapport de Marx à la métaphysique occidentale telle que Descartes en inaugure une nouvelle étape est pour le moins ambigüe. Certes, dans l'ontologie de Marx, il y a transfert de la puissance infinie de la Cause transcendante dans l'origine finie, à savoir dans le sujet, lequel se substitue à la Cause et devient le centre qui structure le monde par lequel se décèle l'être des étants. Mais à la différence de Descartes, l'origine nouvelle chez Marx n'est pas comprise comme une entité présente à soi d'une façon autoréférentielle, autrement dit comme un sujet substantiel. Au contraire, elle est comprise comme une structure existentielle ouverte sur l'extérieur et dont le fonctionnement déploie, pour Marx, un monde particulier, celui de la production.[20] Du point

[19] Nous disons bien explicitation, car ce « dialogue » Marx-Descartes n'est évidemment pas présent explicitement chez Marx, qui ne cite et ni ne commente Descartes. Dans le Marx de Granel, ce n'est pas à proprement parler un « branchement » ; c'est un moment que le « branchement » de Heidegger sur Marx met en évidence.

[20] Dans l'ontologie phénoménologique d'Heidegger que mobilise Gérard Granel, il faut rappeler que l'être de l'étant n'est pas pensé comme une substance qui

de vue ontique, la production est déterminée comme travail, le travailleur étant la forme archétypale que prend la subjectivité chez Marx. Or, cette détermination reste précaire et comporte toujours, pourrait-on dire, un risque de rechute dans la métaphysique de la substance, rechute qui se marquerait par l'abandon d'une conception de l'origine conquise par la mise au jour d'une subjectivité ouverte et, corrélativement, par son remplacement par un sujet refermé sur lui-même et indéfiniment présent à soi. Pour ce faire, il suffit, pour ainsi dire, que l'on substantialise le sujet et que le monde soit réduit au théâtre des représentations et des expressions dudit sujet : c'est là toute thématique de la « présence dans l'effacement de la différence ontologique » qu'a pu explorer Jacques Derrida (1967) et qu'avait d'emblée prolongé Granel (1967) lisant Derrida. Nous y reviendrons plus loin de façon systématique, mais on peut déjà identifier dans ce glissement potentiel l'origine de la pathologie économique de la modernité, quand la production se retourne sur la subjectivité, se met à l'asservir, la substantialise, renverse la relation et devient le Sujet du monde.

Si l'explicitation de cette reprise du moment Descartes dans l'infléchissement de la métaphysique occidentale est, pour Granel, nécessaire à la compréhension de l'ontologie de Marx, celle-ci ne s'épuise bien sûr pas dans celle-là. Car – et ce point est plus familier aux commentateurs de Marx que les développements précédents – Marx va marquer une rupture avec la compréhension de la subjectivité au sens psychologique – c'est-à-dire d'une subjectivité ravalée au simple rang ontique d'une psychè et ne conduisant qu'à une compréhension réflexive d'un monde simplement entendu comme ensemble de ses représentations. Mobilisant le concept feuerbachien de besoin, Marx révèle le « caractère originel de l'unité qui attache l'homme en tant qu'être sensible à l'objet de cette sensibilité » (Granel, 1972, 214). Cette ontologie du sensible ancre la subjectivité dans un sol primitif d'expériences, un sol préréflexif qui « témoigne que l'homme n'est, ni à l'égard de lui-même ni à l'égard des choses, dans un rapport », mais qu'il séjourne toujours déjà dans un monde avant d'en faire après coup l'objet de sa subjectivité et le simple réceptacle des expressions de celle-ci. Autrement dit, sauf à prendre le point de vue réflexif et finalement à s'y laisser prendre, la nature ne préexiste ni à l'homme et ni à son histoire : en vérité, la nature n'échappe pas elle-même à la production qui, pour Marx, est à la base de tout le monde sensible. C'est dire si le travail ne désigne pas un rapport d'extériorité, un rapport abstrait, théorique, un rapport qu'après coup l'homme nouerait avec la nature, mais désigne d'abord et avant tout un rapport interne,

serait commune à tous les étants et qui en soutiendrait l'existence en se tenant derrière chacun d'entre eux. La substantialisation de l'être est, pour Heidegger, la figure majeure de la résorption de la « différence ontologique » et l' « oubli de l'être » qui caractérisent la métaphysique occidentale.

immanent, concret, pratique où s'origine le déploiement du monde et dont la pleine saisie des tenants et aboutissants suppose elle-même une autre pratique de la philosophie :

> On voit comment la solution des oppositions théoriques elles-mêmes n'est possible que d'une manière pratique, par l'énergie pratique des hommes, et que leur solution n'est donc aucunement la tâche de la seule connaissance, mais une tâche vitale réelle que la philosophie n'a pu résoudre parce qu'elle l'a précisément conçue comme une tâche seulement théorique. L'industrie est le rapport historique réel de la nature […] avec l'homme ; si donc on la saisit comme une révélation exotérique des forces essentielles de l'homme, on comprend aussi l'essence humaine de la nature ou l'essence naturelle de l'homme » (Marx, 1996, 95)

L'ontologie de Marx, on le voit, a partie liée intimement avec son anthropologie. Beaucoup de commentateurs ont souligné qu'il définit l'homme comme « être générique » dans la mesure où il fait de son activité vitale « l'objet de sa volonté et de sa conscience », tandis que l'animal « s'identifie directement avec son activité vitale ». Mais ont-il vraiment mesuré toute la profondeur de cette définition ? Ce que la lecture de Granel nous permet de comprendre, c'est que cette différence anthropologique engage au fond une différence ontologique. Partant du constat que sur le plan existential, la vie générique de l'homme n'est rien d'autre que sa vie productive – c'est-à-dire « la vie engendrant la vie », « la production pratique d'un monde objectif » –, sur le plan ontologique, on peut donc dire que la production n'est pas simplement l'activité du travail qui transforme les matériaux en « produits industriels », mais bien plus fondamentalement cette activité spécifiquement humaine qui a pour objet le déploiement du monde lui-même, qu'il faut entendre fondamentalement comme structure de décèlement-révélation de l'être de l'étant.

> La nature dont il est question dans l'unité essentielle originelle n'est pas cette donnée géologique qui en effet précède le travail humain, parce que l'homme ne surgit qu'au quaternaire. « Cette nature », comme dit Marx en s'en débarrassant d'un simple « au demeurant », « cette nature qui précède l'histoire des hommes n'est pas du tout la nature dans laquelle vit Feuerbach ; cette nature de nos jours n'existe plus nulle part, sauf peut-être dans quelques atolls australiens de formation récente, et elle n'existe donc pas non plus pour Feuerbach. » […] La question n'est pas, bien entendu, que Feuerbach vive sur les bords du Rhin et non au milieu des Kangourous. La question est que, où qu'il vive, la nature au sens de « ce dans quoi il vit », lui et tout autre homme, c'est-à-dire le réel sensible donné comme Monde, n'échappe pas à la « production », parce que « cette production…est la base de tout monde sensible »…Dans cette expression, « production » ne signifie pas plus le travail au sens intramondain que la nature ne signifie la virginité contingente des atolls. Production est, dans l'ontologie marxiste des années 44/45, le terme qui désigne le sens même de l'être. (Granel, 1972, 221)

Au total, l'unité immédiate de l'homme et de la nature constitue essentiellement l'homme en tant qu'être-industrieux qui produit, si l'on

reprend la terminologie des *Manuscrits de 1844*, le « réel objectif » et se produit comme « être-objectif » dans le même processus. D'une certaine manière, on peut dire que la subjectivité cartésienne est reprise mais, pour Granel, elle est finalement dépassée : Marx la conçoit fondamentalement non pas comme la transparence à soi d'un sujet envisagé comme noyau d'une réalité qui n'en serait finalement que l'expression, mais comme l'ancrage sensible et ouverture d'un monde compris essentiellement comme production des formes, c'est-à-dire requérant l'existence subjective-préréflexive comme productrice de formes. Bref, comme ce que Heidegger dans *Etre et temps* (1986) nommera *Dasein*, non pas « l'être-là » (comme on le traduit parfois un peu vite de l'allemand au français), mais le « là » de l'être, son ancrage concret comme origine d'un monde. C'est là finalement ce que « produit » pour Granel le « branchement » de Heidegger sur la philosophie du jeune Marx : la sortir de ce statut d'anthropologie générale auquel on a voulu la cantonner (quitte parfois à la critiquer comme « obstacle épistémologique » qu'il faut lever pour construire une « science » des modes de production), et ce pour la hisser au rang d'ontologie de la production, structure apriorique au fondement de toute science économique désormais comprise comme Critique de l'Economie politique, rendant ainsi possible la pleine compréhension du capitalisme comme pathologie de la production. Par où l'obstacle à lever devient condition à expliciter. Cette condition étant explicitée au terme de ces deux sections, nous voilà suffisamment armé pour reconstruire l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme et en montrer toute la portée.

3. La mise au jour des perversions ontologiques au fondement de l'accumulation infinie

L'Epoque moderne n'est donc pas caractérisée par la centralité de la production, car aussi bien celle-ci est, pour Marx relu par Granel, consubstantielle à la condition humaine en général en ce qu'elle la détermine comme mode spécifique de révélation intramondaine de l'être de l'étant. Ce qui caractérise l'Epoque moderne, c'est l'avènement d'un rapport externe du producteur à la production, c'est-à-dire un retournement pathologique de la logique de la production, pathologique au sens où cette logique place le monde sous le joug d'un régime ontologique qui l'engage dans l'horizon de sa dislocation. Si on le formule dans les termes de Granel, ce qu'il faut donc désormais comprendre, c'est le passage de « l'industriosité humaine » en général au fait que cette « industriosité » soit devenue « une industriosité industrielle ». C'est au niveau ontologique – et non pas simplement au niveau ontique du « progrès » technique où l'on se contente le plus souvent d'en chercher l'origine alors qu'on en saisit au mieux que le commencement – qu'il faut comprendre cette mutation,

et pour être plus précis, seul un questionnement onto-phénoménologique peut mettre au jour cette mutation :

> Il y a bien longtemps que l'industriosité humaine est devenue elle-même « industrielle ». Le fait est si banal et massif, qu'on ne se soucie même plus d'en rechercher l'essence, dont nous devons […] réveiller le souci, s'il est vrai que respecter le nœud de l'essence et du fait constitue le devoir spécifique et la ressource propre de la description phénoménologique. (Granel, 2001, 38)

Cette essence, Granel la caractérise comme relevant d'une « logique de l'infinité », logique dont il va d'abord chercher l'origine dans la science moderne et qu'il met ensuite en lien avec le travail pour comprendre comment se déploie la « forme Capital », c'est-à-dire le règne de la « Richesse-travail ».

3.1. Mathesis et « logique de l'infinité »

Avec la science moderne, on saisit la caractéristique ontologique qui imprime sa marque à la modernité et que Granel nomme infinité. Le sens de l'être, tel qu'il se révèle fondamentalement dans la production comme nous l'avons vu en section 2, se trouve modifié par l'intrusion – au sens d'un évènement contingent et hors de toute visée téléologique propre aux philosophies de l'Histoire – d'un rapport à l'infini qu'implique et mobilise la science moderne et son usage spécifiques des mathématiques à partir de Descartes et de Galilée. Pour Granel, c'est incontestablement Husserl qui a le mieux repéré cet évènement.[21] En le liant à la question du travail et de la production, Granel va lui donner toute sa portée et toute sa pertinence explicative pour notre monde moderne. Comme cela ne se limite pas à un événement interne au domaine de la science, mais concerne l'histoire de l'être en général, Granel parle de concept historial-ontologique[22] de mathesis.

> L'origine de la nouvelle idée de l'universalité de la science est dans le changement de forme de la mathématique. […] Cette transformation affecte tout d'abord les sciences particulières les plus saillantes du patrimoine antique : la Géométrie d'Euclide et le reste de la mathématique grecque […]. Mais il ne faut pas que nous manquions d'y apercevoir le violent changement de sens qui assigne d'abord à la mathématique (en tant que géométrie et que doctrine formelle des nombres et des quantités abstraites) des tâches universelles d'un style nouveau dans son principe même, étranger aux anciens. […] La géométrie d'Euclide et généralement parlant, la mathématique des Anciens, ne connaît que des tâches finies ; elle ne connaît qu'un a priori qui se clôt de façon finie […]. Elle n'ira jamais jusqu'à concevoir la possibilité d'une tâche infinie […]. Pour nous

[21] Rappelons que Granel a une connaissance très fine et une lecture originale de l'œuvre de Husserl à laquelle il a consacré une partie de son doctorat (Granel, 1968).

[22] Il s'oppose au concept historique de mathesis, celui qu'on peut formuler en analysant simplement les textes de Descartes.

> appartient à l'espace idéal un a priori universel systématiquement unifié, une théorie systématique unifiée infinie […]. C'est la conception d'un monde infini (ici d'un monde des idéalités), tel que les objets de ce monde ne soit pas accessibles individuellement et comme par hasard à notre connaissance, mais soit atteint par une méthode rationnelle systématique unifiée, qui finalement, dans une progression infinie, atteint tout objet dans la plénitude de son être en soi. (Husserl, 1976, 25-26)

Il ne s'agit pas ici de traiter cette question pour elle-même, d'un point de vue d'épistémologie ou d'histoire des sciences (Koyré, 1973) ; elle a déjà fait l'objet de multiples études dans le sillage de la perspective husserlienne (De Gandt, 2005). Il s'agit ici d'indiquer comment Gérard Granel remobilise l'analyse de ce moment pour mettre au jour l'origine de la pathologie de l'infinité dans la logique de la production. Avec la science moderne se déploie l'empire des « abstractions formalisantes », c'est-à-dire « le progrès, parfois difficile, traversé de retards, puis brusquement relancé par l'imagination mathématicienne, d'un seul et même mouvement d'infinité […], c'est-à-dire d'illimitation ontologique croissante » (Granel, 1995, 76). Granel consacre à l'origine de la mathesis une étude fouillée sur Descartes en défendant la thèse que la pensée cartésienne recueille cette mutation (Granel, 2012). Qu'il nous suffise ici d'en mobiliser la ligne de force de l'argumentation. Par la détermination cartésienne de la vérité comme *certitudo* (c'est-à-dire la cohérence intime d'un discours enchaînant des représentables du point de vue d'un sujet pur, qui précisément parce qu'il est pensant, ne peut pas ne pas être), l'esprit intériorise, en une science unique, toutes les autres sciences, transgresse les partitions/délimitation de la réalité en genres (telle que l'envisageait Aristote et les « formes » multiples par lequel se donne-révèle l'être de l'étant) et du coup infinitise toute les limites matérielles ; André Tosel, dans son commentaire, a bien insisté sur ce point :

> Cette unité a-générique de l'esprit obéit à une dynamique d'extension illimitée où s'affirme le propre qui définit le soi en sa pureté. Cette extension infinie pense l'étant comme artefact. Le réel se détermine comme ensemble machiné d'objets qui sont de purs représentables […] Au monde comme ouverture est substituée une Idée, une fiction, l'idée que « la nature elle-même est un modèle réel d'une sorte de construction imaginaire. (Tosel, 2001, 396)

Pour Granel, cette logique de l'infinité est la forme originelle de notre modernité à son commencement cartésien. C'est elle qui va se modaliser en logique de la production infinie avec le développement du capitalisme. Les mathématiques se sont engagées dans l'horizon d'une maîtrise formelle de l'infini. Pour comprendre comment elles ont fait intrusion dans le monde, il reste à voir maintenant le lien que l'on peut faire avec le travail.[23]

[23] On peut se demander si cette transposition d'une représentation de l'infini des mathématiciens dans l'univers de la production, et partant, son aperception par

D'une certaine manière, commence par remarquer Granel, les mathématiques modernes sont « travail » : elles ont l'idéal du produit pur (lequel contient la règle de sa production) ou de l'objet pur totalement objecté dans et par le projet de sa représentation. Rappelons ce que Marx dit du travail en général dans le chapitre 7 du livre 1 du *Capital* : « Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue le rôle d'une puissance naturelle… » (Marx, 1963, 727). D'un point de vue analytique, le travail se présente ainsi comme un processus où l'application d'un « moyen de travail » sur l' « objet de travail » par « l'activité de travail » proprement dite est tenu sous le contrôle continu de la représentation mentale du produit voulu comme fin. C'est là toute la différence entre le travail humain et l'activité animale : « Ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans sa ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. » (Marx, 1963, 728).

Cette forme « poïétique » à laquelle on peut, pour reprendre la terminologie aristotélicienne familière et à Marx et à Granel, réduire le travail du point de vue analytique, cette forme est une modalité intramondaine de manifestation de l'être de l'étant. Elle n'est pas la seule, mais l'époque moderne se présente comme celle qui va l'imposer comme dominante. De quelle façon ? Le produit suppose que la matière transformée soit essentiellement quelconque :

> Travailler consiste à désolidariser les matières de leurs formes. Ou plutôt pousser aussi loin que possible la réduction des matières à une généralité amorphe – celle-là même qu'exprime silencieusement le mot français « matériau ». Comme cependant matière et forme sont des moments dépendants » l'une de l'autre […], la dé-formation des matières suppose leur re-formation dans des formes qui de leur côté ont été désolidarisées de

---

les humains comme structuration nouvelle du mode de révélation intramondaine de l'être de l'étant, ne relèvent pas d'un saut théorique par trop rapide. Sans doute, le lien que Granel fait dans d'autres textes avec le travail, notamment dans (Granel, 1995), et que nous développons ici, pourra laisser le lecteur quelque peu sur sa faim. Ce court-circuit de Gérard Granel – dont le mode d'argumentation souvent coutumier – demanderait davantage de développements, l'étude de Granel sur la *mathesis universalis* étant centrée sur Descartes et n'étayant pas davantage le bien-fondé du court-circuit que Granel avance comme origine de notre expérience moderne de la production. Ses autres textes sur la production n'apportent pas de compléments significatifs à ce propos. Certes, le mode fragmentaire de publication de l'interprétation de Marx par Granel (des articles dispersés et des cours retranscrits), et son étalement sur plus d'une trentaine d'années, constituent sans doute une explication de la présence d'angles morts dans l'argumentation. Notre contribution, qui propose une mise en lien et une explicitation de la cohérence d'ensemble, ouvre elle-même ainsi de nouveaux chantiers d'approfondissement de ce que nous appelons l'hypothèse Marx-Granel, que nous évoquerons rapidement en fin d'article.

> leur matière autant que faire se peut. Travailler consiste donc à s'engager sur la voie de l'abstraction formalisante. (Granel, 1995, 78)

A la limite, l'objet-produit n'a plus de dépendance envers la matière, comme « si celle-ci avait été réduite à la plasticité infinie du matériau absolu » (Granel, 1995, 78). Il y a un leurre pourtant, celui d'imaginer que les idéalités infinies recèlent la possibilité d'achever réellement leur mouvement en une totalité absolue, c'est-à-dire de former un monde. D'où vient l'illusion ? Pour Granel, cela vient de la confusion du « régime opératoire » suivant lequel procède la logique de l'infini – qui, en droit, n'a pas de limite assignable – avec le « régime métaphysique » de la logique de l'infini, c'est-à-dire la fiction d'une substantialité de l'infini, « pure autoproduction » dont le réel ne serait que la manifestation de l'apparence.

> Si donc tout dans le monde s'offre à la prise de l'infinité, l'infinité, elle, ne peut ni réduire sans reste aucun mode d'être de l'étant intramondain à l'objectivité du produit, ni se « refermer » sur le monde, ni se constituer elle-même comme un monde de substitution. (Granel, 1995, 80)

Concrètement et historiquement, à l'époque moderne, la production est envahie par un processus d'infinitisation. C'est l'usage dans lequel l'étant est originairement saisi qui s'évanouit, et l'on peut dire, pour reprendre la distinction aristotélicienne, que la praxis (activité qui ne vise qu'à son propre exercice) se réduit à n'être plus que poièsis (activité qui vise un but qui lui est extérieur, c'est-à-dire la fabrication). Ou, pour le formuler dans la terminologie de l'ontophénoménologie heideggérienne de Granel, ce qui est mis en retrait avec la production industrielle, c'est la première façon dont l'étant est pratiqué et compris dans le souci du Dasein. Comme nous l'avons vu, la valeur d'usage (opposé à valeur d'échange) suppose la détermination concrète du travail (opposé au travail abstrait), des savoir-faire concrets, une matérialité propre aux objets. Elle est sous la détermination d'un système de limitation et de finité, là où la valeur d'échange engage un système d'illimitation. La valeur soumet la chose à un régime d'infinité, « le principe de l'échange, c'est l'exténuation de la valeur d'usage », comme dit souvent Granel.

De sorte que notre monde est un monde de substitution, où l'humain est dépossédé de sa capacité de faire monde, d'être-au-monde, c'est-à-dire se trouve comme jeté dans un monde dominé par la logique de l'infinité et par l'intériorisation, dans toutes les sphères de la vie humaine, du processus de production de la richesse (et pas simplement par le fétiche Argent).[24]

[24] A partir de Marx relu par Granel, c'est-à-dire à partir de cette lecture radicale, c'est le sens ontologique qu'il faut donner à ce que le marxisme grundrissien (actuellement celui de Moshe Postone) décrit comme Capital-Automate mais dont il ne parvient pas à penser l'essence (Fischbach, 2011).

3.2. L'origine du capitalisme comme jonction de l'infinité du travail-technique avec l'infinité du travail-richesse

Fort des deux étapes précédentes, une dernière étape reste à franchir pour comprendre le régime d'infinité du capitalisme. En effet, il faut comprendre comment l'infinité du travail-Technique (Science moderne + réduction du monde au statut de matériau par réduction de toute *praxis* à une simple *poïésis*) fait jonction avec l'infinité de la Richesse. Cette question de la richesse à l'Epoque moderne est plus familière aux lecteurs de Marx, qui connaissent cette première phrase du *Capital* : « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises. L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches » (Marx, 1963, 561). Gérard Granel ne propose pas à cet égard de développements originaux sur la théorie de la marchandise et ce qui la sous-tend, la théorie de la valeur, de la forme-valeur des produits du travail humain, du capital comme valeur qui s'autovalorise indéfiniment, et surtout du rapport à l'infini que contient le travail-abstrait qui est au cœur de ces processus. A ce niveau, son problème – et c'est là que son loge son originalité – est de penser la jonction des infinis. Il repart donc de la Forme-Capital et de ce que cela signifie fondamentalement pour Marx dans l'analyse de la forme moderne dominante de la richesse. La question n'est pas simplement celle de l'enrichissement en or, comme celui dont parle le mercantilisme à l'orée de notre modernité. Selon lui, Marx ne confond pas l'argent avec la Forme-Capital – et du coup ne réduit jamais l'accumulation au simple désir d'argent. Et il confond encore moins la forme-capital avec les trois espèces de capitaux « réels » que sont le capital-marchand, le capital-financier et le capital-industriel, les trois dimensions ontiques de la forme-capital, loi « d'essence qui régit leur apparence ».

> Le capital proprement dit n'est réductible en effet à aucun des trois, ni à leur simple collection, bien que ces divers types de capitaux demeurent toujours les formes d'apparition sous lesquelles il se manifeste. S'il s'appelle la Forme-Capital, c'est parce qu'il ne s'agit pas là de sa forme apparente à la surface du marché, mais de cette forme qui est le phénomène au sens de la phénoménologie », autrement dit la loi d'essence qui régit les apparences et qui, étant « forme » au sens cette fois du formel logique, ne saurait apparaître. (Granel, 2001, 40-41)

La pathologie du travail-production suppose un événement historique (contingence du domaine ontique) mais dont l'effet est historial (structuration ontologique du monde moderne), que Gérard Granel (1995), commentant Marx, appelle « production commerciale », qui va opérer la jonction entre l'infinité du travail-production (logique de l'instrumentalité, elle-même rendue possible par la réduction en matériau du réel sur fond de sa mathématisation) et l'infinité de la ri-

chesse abstraite, ce qui amorce ainsi l'accélération de leur infinité respective en une « infinitisation réciproque commune » sous la forme de la « Richesse-Travail » :

> L'esclave [antique] sert à nourrir un citoyen grec libre, et si la liberté civique est menacée par la richesse, comme Platon ne cesse de le rappeler, celle-ci ne provient même de la division artisanale du travail, elle provient du commerce extérieur et elle est conjurable dans la mesure même où la Cité est capable de maintenir en effet le commerce « à l'extérieur », sinon de ses murs, du moins de son principe moral et politique. De même le seigneur féodal reçoit de la part de travail qu'il prélève sa splendeur et de quoi entretenir ses armes, mais il ignore toute autre richesse que celle qui se dépense ainsi dans l'usage, c'est-à-dire qu'il ignore la Richesse-Travail. Aussi le principe d'infinité propre à l'équivalent général (appelons celui-ci plus banalement : l'argent) ne fait-il pas encore sa jonction avec le principe d'infinité propre au travail, ni dans le monde grec, ni dans le monde de la Chrétienté. (Granel, 1995, 77)

Dans cette perspective ontologique, on peut lire la célèbre formule de Marx A – M – A'[25] comme le moment où la production est pour ainsi dire contrainte d'incorporer dans son propre mouvement déjà indéfini le leurre d'une autre infinité en acte. En ce sens, on peut dire que l'Economie Politique Classique (hors sa Critique marxienne, donc), puis la Science Economique Néoclassique, masquent ce mauvais infini – et son double moulinet – et analysent l'ordre économique de la production comme un simple système, système dont il s'agit de comprendre les lois (Berthoud, 1994). En ce point de la relecture de Marx par Granel, on voit comment se relient les différents fils de son analyse et se boucle son interprétation « ontophénoménologique », c'est-à-dire comment la forme (de structuration au sens ontologique) s'articule aux formes (de perception au sens ontique). L'extension de la Forme-Capital aux formes apparentes comme la finance et le commerce :

> Le bouleversement constant de toutes les formes d'apparition de la richesse en son sens moderne par la Forme-Capital qui en est l'essence se « manifeste » cependant elle aussi (j'y mets des guillemets, parce que c'est aussi bien un des modes de sa dissimulation) sous l'aspect par lequel la forme industrielle envahit et bouleverse les deux autres formes apparentes, c'est-à-dire le commerce et la finance. Cette dernière commence en effet à se concevoir comme une industrie, qui propose fièrement (elle y voit en effet, et à juste titre, le signe même de sa « modernisation ») ce qu'elle appelle elle-même des « produits financiers », évolution interne qui facilite sa « propre orientation vers la production » et sonne le glas des illusions jalousement entretenues par la Banque d'autrefois. (Granel, 2001b, 41)

[25] Argent – Marchandise – Argent (avec A'>A et ΔA = la plus-value extorquée par l'exploitation du travail-vivant à l'occasion de la production maîtrisée par le capital).

Dans sa lettre à Ersnt Junger, Heidegger précise qu' « il n'y a pas de description qui, en elle-même soit capable de montrer le réel en lui-même. Toute description se meut, à sa manière propre […] dans un horizon déterminé. La façon de voir et l'horizon (vous dites « l'optique ») sont pour la représentation humaine le résultat des expériences fondamentales qu'elle a faite de l'étant en totalité » (Heidegger, 1968, 204). Au terme de ce parcours, on peut comprendre en quoi, dans la marchandise comme mode dominant d'apparition de l'étant, peut se résumer l'expérience fondamentale de l'objet dans notre monde dominé par la production. La marchandise manifeste deux aspects de la façon dont sont toutes les choses pour notre modernité : (1) toutes les choses sont des produits… ; (2) …mais les produits d'une production désormais universelle où l'expression de la vie générique de l'homme n'est plus une possibilité de l'ouverture au monde mais s'aliène dans la dynamique de la richesse abstraite. En bouclant ainsi l'explicitation et la reconstruction de ce que nous avons proposé d'appeler l'hypothèse Marx-Granel, nous sommes en mesure de comprendre en quoi le chapitre 1 (précisément intitulé « La marchandise ») du livre 1 du *Capital* occupe dans l'œuvre de Marx une place si fondamentale dans la compréhension historiale de notre modernité, comme l'indique André Tosel (2001) dans son commentaire de Granel et que nous reprenons ici pleinement à notre compte :

> Avec la modernité se produit une double infinitisation réciproque dont le nom est production commerciale, commerce-monde. World Trade. Marx est le logicien de cette infinitisation réciproque commune qui excède la problématique de l'essence de la technique. Désormais la production qui grandit toujours davantage ne devient possible qu'à la condition de se régler sur le leurre d'une infinité en acte érigée en totalité en soi […] La production commerciale ne désigne pas seulement l'extension du réseau du capital commercial et de sa formule financière – l'argent – à la dimension du globe. Elle excède le circumnavigation capitaliste du globe, elle signifie que le « monde est commerce ». World = Trade. Marx a saisi que désormais toutes les sphères de l'agir humain, politique, intellectuelle, éducative, religieuse, toute réalité ne peut être sans être soumise au commerce, sans être subsumée sous la logique commerciale (Tosel, 2001, 409)

Parvenu au terme de notre reconstruction de l'hypothèse Marx-Granel, s'il faut reconnaître que cette mise au jour des tenants ontologiques du processus de production moderne est particulièrement éclairante, on peut néanmoins regretter que Gérard Granel n'en développe pas davantage les aboutissants ontiques, ne faisant finalement que pointer, comme le surligne le commentaire d'André Tosel, ses avatars actuels tels que les déploie la mondialisation capitaliste. Les expressions peuvent bien faire preuve de fulgurance dans la dénonciation de l'irrésistible marchandisation du monde, il semble qu'il n'y ait finalement là rien de neuf sous le soleil de la critique sociale d'inspiration marxienne. Pour autant, si lacune il y a, elle est selon nous provisoire et ouvre, en fait, un espace théorique nouveau où

plusieurs chantiers de recherche pourraient se développer, dans le cadre des études marxistes et peut-être au delà. Sans prétention d'exhaustivité et sans pouvoir les développer ici, nous pouvons en repérer au moins deux, l'un d'ordre positif et concernant la mobilisation de l'ontophénoménologie dans l'analyse concrète du capitalisme aujourd'hui, l'autre d'ordre normatif et concernant la critique du volontarisme politique dans la reformulation du projet de transformation sociale – deux chantiers dont on verra qu'ils consistent finalement en la reformulation et la reprise, à nouveaux frais, du projet inaugural de Marx.

Le premier chantier concerne le lien entre l'approche philosophique de Granel qui se situe au niveau ontologique et les travaux de sciences sociales qui se situent au niveau ontique et documentent les formes multiples, diffuses et toujours créatives d'expansion infinie de la logique du capital sur « toutes les sphères de l'agir humain » et leurs différentes organisations institutionnelles. L'écart pourra paraître si ce n'est rédhibitoire, du moins considérable, voire inutile à franchir. Mais la conviction que l'on peut se faire à la lecture de l'approche de Granel est que la portée critique de tels travaux empiriques ne peut s'apprécier pleinement que pour autant qu'ils sont intégrés à un cadre particulièrement solide mettant au jour les expressions multiples d'un ressort essentiel et unifiant ainsi différents apports critiques au niveau théorique le plus fondamental. Ce n'est là après tout que le projet de Marx lui-même dont l'œuvre parvenait à tenir ensemble ces deux bouts de l'analyse et que Granel, finalement, nous invite à reprendre à nouveau frais, mais avec la même radicalité explicative et la même exigence critique, puisque si le capitalisme s'est transformé depuis Marx, sa loi d'essence reste la même. Si notre époque contemporaine appelle un « retour à Marx », ce n'est donc pas sous la forme d'une reprise de la coupure épistémologique et du développement d'une « science marxiste » autonome, mais par la réinvention d'une articulation fructueuse entre philosophie et sciences sociales telle qu'elle s'inaugure à partir de la perspective ontophénoménologique du jeune Marx que Granel veut nous faire entendre aujourd'hui.[26]

Le second chantier est sans doute beaucoup plus difficile et concerne la transformation sociale radicale qu'appelle une telle perspective critique sur les tenants ontologiques du capitalisme. L'approche de Gérard Granel nous permet de saisir la spécificité pour ainsi dire « productiviste » du mode de production capitaliste, mode dans lequel la production devient à elle-même sa propre fin. Dans les autres

[26] Pour ne s'en tenir qu'à l'espace marxiste français, ce type d'interface se développe actuellement via par exemple les travaux de critique sociale du capitalisme de Stéphane Haber, d'Emmanuel Renault ou de Franck Fischbach.

modes de production historiques,[27] la production reste toujours encastrée dans des institutions socio-politiques et donc soumise à une limite externe à son propre mouvement : l'infini qu'elle contient en puissance (contenir étant à entendre au sens de recéler) est comme contenu en acte (contenir étant à entendre au sens d'encadrer). C'est dans le capitalisme que la production se déploie fondamentalement comme régime total de la démesure.[28] A ce niveau, la profondeur théorique de l'éclairage proposé par Granel semble conduire à l'impuissance sur le plan pratique, tant il est vrai qu'on ne sort pas d'une « époque de l'être » par une simple prise de conscience ou par un décret volontariste. Toute la question est en effet de savoir comment rompre radicalement avec un régime de production à ce point ontologiquement incrusté dans notre monde, ou pour le dire autrement, comment l'humanité peut se réapproprier la souveraineté sur les différentes sphères de l'agir désormais colonisées – ou en voie de l'être – par la force d'expansion du capital. Il s'agit là de la question de la rupture radicale avec le capitalisme et de l'élaboration de l'utopie communiste qui parcourt et oriente l'œuvre de Marx. Sans qu'il s'agisse bien sûr ici d'apporter une réponse définitive à une telle question mais afin d'initier une contribution à ce second chantier, nous voudrions faire quelques remarques, en conclusion, pour montrer que l'ontologie heideggérienne mobilisée par Gérard Granel entre, à ce niveau politico-pratique, en rendement théorique décroissant. Sans quitter le terrain de l'ontologie phénoménologique dont nous pensons – premier chantier – qu'elle rend possible une mise en cohérence globale de la pensée de Marx, nous voudrions risquer une nouvelle problématisation de la question de la transformation sociale du capitalisme.

[27] Chez Marx, le mode de production est le concept qui permet de passer de la production en général aux formes sociales-historiques de la production. Un mode de production est la combinaison d'une dimension technique, la nature et le niveau des forces productives (Les techniques, la quantité de force de travail, les qualifications) et d'une dimension sociopolitique, le type de rapports de production (notamment les rapports de propriété concernant les moyens et le résultat du processus de production). Marx distingue notamment les modes de production esclavagiste, asiatique, féodal et capitaliste.

[28] Dans l'histoire contemporaine du capitalisme, cette démesure connaît des moments de régulation plus (capitalisme fordiste des années 1950-1980) ou moins (capitalisme financiarisé depuis les années 1980) important. Pour importante qu'elle ait pu être, cette régulation n'a pas modifié en profondeur la nature des rapports de production capitaliste et éradiquer le ressort de sa démesure.

Conclusion

Avant d'en venir à cette ouverture, résumons ce que nous avons proposé d'appeler l'hypothèse Marx-Granel sur l'origine du capitalisme. En nous situant dans l'horizon d'une philosophie économique entendue comme ontophénoménologie du capitalisme, nous avons essayé de mettre au jour la notion moderne de production en tant qu'elle consiste en une combinaison historialement consistante entre, d'une part, l'infinité de la technique comprise comme perversion du travail et, d'autre part, l'infinité du capital comprise comme perversion de la richesse. Cette reconstruction de la lecture de Marx par Gérard Granel permet ainsi de montrer comment le capitalisme qui fait aujourd'hui « époque » et domine notre monde est le fruit de ce qu'il appelle « double infinitisation réciproque » du travail-richesse.

Ce lien profond que tisse, pour notre modernité, la production avec l'infini est précisément là où se noue l'origine du capitalisme – et ce, d'une certaine manière, avant son commencement historique, comme condition de possibilité que les diverses formes sociales-historiques de capitalisme vont pouvoir déployer chacune à leur manière. Pour Granel, ce lien est éminemment problématique : il est très solide – d'où les difficultés d'une rupture radicale –, mais pour autant ne fait pas monde. Pour lui, la forme-Capital, quelles que soient les régulations institutionnelles qui tentent de la contenir, ne fait finalement que déployer un « non-monde », un « antimonde », dans lequel il semble difficile si ce n'est de sortir, du moins de pointer une ligne de fuite, une espérance, un horizon possible d'émancipation. Le prolétariat est aussi saisi par la logique de la production infinie ; c'est à l'époque moderne toute l'ambivalence du « travail », qui est à la fois « intégré » complétement à cette logique mais reste le seul point d'appui pour s'en soustraire et, partant, refaire monde.[29]

[29] Dans un certain sens, on peut dire que le Marx de Granel marque une rupture avec le marxisme traditionnel, au sens où ce dernier met essentiellement au cœur de son analyse les antagonismes et les conflits entre groupes sociaux (« la lutte des classes »), c'est-à-dire la question des rapports propriété économique et de distribution des richesses produites. Au centre du capitalisme et de sa dynamique se trouve le rapport asymétrique Capital/travail, le « travail » constituant le point de vue anthropologique progressiste depuis lequel la question de la rupture avec le capitalisme est posée, et celle de la transformation sociale et de la construction d'une société émancipée de travailleurs libres est formulée. On peut même dire que Granel fournit un arrière-plan ontologique au courant « Critique de la valeur » (Groupe Krisis, 1999 ; Jappe, 2003 ; Postone, 2009) et conduire à la même résignation sur le plan pratico-politique (Sobel, 2017). Pour ce courant, il faut partir de la reconnaissance de la centralité moderne d'un seul sujet social au sein du capitalisme, le sujet capital, ou capital-fétiche, entendue comme valeur qui s'autovalorise (sous la forme d'une accumulation infinie). Cela fait corrélativement du « travail » (sous sa dimension concrète et

En cela, la question de la détermination de l'être comme production ouvre la philosophie économique à la question politique. C'est tout l'enjeu de second chantier que nous pointions plus haut. Il faudrait bien sûr consacrer une autre étude au traitement là encore fort original que Granel fait de cette question (Audi et alii, 2013). Quelques mots pour indiquer la réorientation de la problématique. L'après production, pour Gérard Granel, il faut la penser comme la fin du Sujet absolu qu'est devenue, à l'époque moderne, la « forme-Capital » et comme la possibilité d'une expérience humaine de reprise en main de l'ordre économique entendue comme celle d'une collectivité politique véritable, et non plus comme l'expression moniste d'un Sujet-Capital. Qu'il faille remettre sur le métier de la notion de sujet, est une chose ; que cette tâche passe par Heidegger en est une autre. L'ontophénoménologie de ce dernier se déploie derrière la figure d'un Dasein fondamentalement individuel, vecteur d'une compréhension solitaire de l'être et à laquelle se ramène toute praxis authentique ; jamais, pour Heidegger, cette compréhension s'opère à partir d'une pluralité humaine.[30] C'est sans doute la raison pour laquelle, à ce niveau, Granel défend l'idée que c'est sur Gramsci qu'il faut alors « brancher » Marx (Granel, 1990). Il s'agit d'inaugurer un nouvel ordre de production en inventant des institutions délivrées des fantasmes du Sujet absolu, celui du Capital-automate qui est finalement à l'œuvre derrière toutes les formes de production. Il s'agit de faire jour, dans la pratique politique, à une ontologie de la production non dominée par la Présence d'un sujet unique et quasi substantiel,

abstraite) le principe dominant de synthèse sociale, c'est-à-dire une activité socialement médiatisante et historiquement spécifique au système capitaliste, et non pas une activité transhistorique, essence générique de l'homme qui aurait été phagocytée par le Capital mais qui pourrait, moyennant la Révolution, être enfin rendue pleinement à elle-même et s'épanouir dans le communisme. Objectivation d'un lien social aliéné, la valeur n'est donc pas une structure limitée au seul « domaine » économique, mais une structure qui déploie sa domination sur toute la société, devenant ainsi une forme de vie sociale, un principe de socialisation qui s'accompagne d'un fétichisme intégral. En apparence, la classe capitaliste gère ce processus. Mais en fait, elle est pleinement intégrée dans le jeu de rôle capital/travail, et, tout comme la classe des travailleurs, elle n'est finalement que le rouage d'un processus sans origine ni fin qui tout à la fois la constitue et la dépasse. Sur le plan pratique, une société véritablement émancipée est une société doit se débarrasser complétement de toute medium-fétiche qui s'interpose entre les humains, le « travail » et la valeur étant la forme plus totalisante qui est historiquement existé dans une histoire humaine qui n'a jamais connu d'organisation des relations humaines sans une sorte ou une autre de fétichisme.

[30] Ces remarques doivent beaucoup à la lecture de l'ouvrage de Jacques Taminiaux (1992) qu'à notre connaissance Gérard Granel ne mobilise ni même ne cite. Jacques Taminiaux montre comment la notion de praxis aristotélicienne a fait l'objet d'une réappropriation différentes chez Arendt et chez Heidegger (notamment dans son commentaire du *Sophiste* de Platon, cours de Marbourg auxquels Arendt assistait comme étudiante durant le semestre d'hiver 1924-1925).

comme l'est le Capital phagocytant la pluralité des praxis. Comme Gramsci et aussi, voudrions-nous ajouter, comme Arendt (1967) que Granel ne convoque pas, Granel en voit les linéaments dans certaines expériences historiques (comme les conseils ouvriers), donnant corps à ce que Marx appelait de ses vœux pour organiser la société émancipée : par l'activité de la pluralité des producteurs associés, pluralité irréductible à une communauté qui peut toujours se figer en un simple sujet collectif, il s'agit d'ouvrir un rapport au monde véritablement humain, c'est-à-dire irréductible à l'empire d'une ontologie moniste. Dans les termes de la philosophie politique de Granel, le second chantier que nous appelons de nos vœux pourrait se formuler à partir de l'exigence suivante : non plus « l'infra-politique » des dominants capitalistes et de l'Etat de classe séparé comme instrument de la reproduction infinie de la forme-capital – ce Sujet dominant les sujets –, mais « l'archipolitique » des producteurs associés, c'est-à-dire quelque chose comme une « praxis (activité politique) de la poiésis (activité productive)».

Références bibliographiques

Althusser, Louis *et alii*. 1965. *Lire le Capital*. Tomes 1 et 2, Paris : Maspero.

Aron, Raymond. 1970. *Marxismes imaginaires. D'une sainte famille à l'autre*. Paris : Gallimard.

Arendt, Hannah. 1967 [1963]. *Essai sur la révolution*. Paris : Gallimard.

Aubenque, Pierre. 1962. *Le problème de l'être chez Aristote*. Paris : Presses Universitaires de France.

Audi, Paul et alii. 2013. *L'Archi-politique de Gérard Granel*. Mauvezin : Éditions Trans-Europ-Repress.

Balibar, Etienne. 1990. Le concept de coupure épistémologique de Gaston Bachelard à Louis Althusser. In *Ecrits pour Louis Althusser*. Paris : La Découverte, 9-57.

Balibar, Etienne. 2014 [1993]. *La philosophie de Marx*. Paris : La Découverte.

Berthoud, Arnaud. 1987. Argent et désir d'argent chez Aristote et chez Marx. *Cahiers d'économie politique, 13* (1) : 3-17.

Berthoud, Arnaud. 1994. Remarques sur la rationalité instrumentale. *Cahiers d'économie politique*, *24-25* : 105-124.

Biemel, Walter. 2015 [1950]. *Le concept de monde chez Heidegger*. Paris : Vrin.

Cachon, Jean.-Luc. 1985. Forme(s). In Georges Labica et Gérard Bensoussan (eds), *Dictionnaire critique du marxisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 476-481.

Castoriadis, Cornélius. 1976. Valeur, égalité, justice, politique de Marx à Aristote et d'Aristote à nous. In *Les carrefours du labyrinthe*. Paris : Le Seuil.

Claverie, Didier. 2011. Formes (et matière) dans la lecture générale de Marx de Gérard Granel. In *Hommage à Gérard Granel (1930-2000) Philosophe et professeur éminent*. http://www.grep-mp.com/wp-content/

uploads/2016/10/05-Hommage_G%C3%A9rard_Granel.pdf (consulté le 10 octobre 2017)
Derrida, Jacques. 1967. *La voix et le phénomène*. Paris : Presses Universitaires de France.
Dosse, François. 1992. *Histoire du structuralisme I. Le champ du signe (1945-1966) II. Le chant du cygne (1967 à nos jours)*. Paris : La Découverte.
Dosse, François. 1995. *L'empire du signe*. Paris : La Découverte.
Fischbach, Franck. 2011. *La privation de monde. Temps, espace et capital*. Paris : Vrin.
Fournié, Françoise. 2003. Quelques notes pour rejouer Marx. *Kairos*, *22* : 247-261.
de Gandt, François. 2005. *Husserl et Galilée. Sur la crise des sciences européennes*. Paris : Vrin.
Gardaz, Michel. 1987. *Marx et l'argent*. Paris : Economica.
Granel, Gérard. 1967. Jacques Derrida ou la rature de l'origine. *Critique, 246* : 887-905, repris dans *Traditionis traditio*, Paris : Gallimard, 258-275.
Granel, Gérard. 1968. *Le Sens du temps et de la perception chez E. Husserl*. Paris : Gallimard.
Granel, Gérard. 1972. L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure. In *Traditionis traditio*. Paris : Gallimard, 179-230.
Granel, Gérard. 1973-1974. *Cours sur Gramsci*. http://www.gerardgranel.com/txt_pdf/3-Cours_Gramsci.pdf (consulté le 10 octobre 2017).
Granel, Gérard. 1990. Gramsci et le pouvoir. In *Ecrits logiques et politiques*, Paris : Galilée, 383-396.
Granel, Gérard. 1995. Les années 30 sont devant nous. In *Etudes*, Paris : Galilée, 67-89.
Granel, Gérard. 2001a. Le concept de forme dans Das Kapital. In Jean-Luc Nancy et Elisabeth Rigal (eds), *Granel : l'éclat, le combat, l'ouvert*, Paris : Belin, 21-35.
Granel, Gérard. 2001b. La production totale. In Jean-Luc Nancy et Elisabeth Rigal (eds), *Granel : l'éclat, le combat, l'ouvert*, Paris : Belin, 37-43.
Granel, Gérard. 2008. Un cours de Gérard Granel : Le travail aliéné dans les Manuscrits de 1844. *Cahiers philosophiques*, *2008/4* : 109-120.
Granel, Gérard. 2012. La Mathesis Universalis (Descartes). In *L'époque dénouée* (textes réunis, annotés et préfacés par Elisabeth Rigal), Paris : Hermann, 51-105.
Groupe Krisis. 1999. *Manifeste contre le travail*. Paris : Léo Scher.
Jappe, Anselme. 2003. *Les aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur*. Paris : Denoël.
Heidegger, Martin. 1968. *Questions I et II*. Paris : Gallimard.
Heidegger, Martin. 1986 [1927]. *Etre et temps*. Paris : Gallimard.
Heidegger, Martin. 2001 [1992]. *Platon : Le Sophiste*. Paris : Gallimard (traduction de cours de Marbourg, semestre d'hiver 1924-1925).
Henry, Michel. 1976. *Marx*, *Une philosophie de la vie* (I), *une philosophie de la réalité* (II). Paris : Gallimard.
Husserl, Edmund. 1976 [1954]. *La crise des sciences européenne et la phénoménologie transcendantale*. Paris : Gallimard.

Janicaud, Dominique. 2000. Gérard Granel (1930-2000). In *Encyclopédie Universalis*, en ligne.
Koyré, Alexandre. 1973. *Du monde clos à l'univers infini*. Paris : Gallimard.
Lalande, André. 1999a [1926]. Origine. In *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, tome 2. Paris : Presses Universitaires de France, 725-727.
Lalande, André. 1999b [1926]. Infini. In *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, tome 2. Paris : Presses Universitaires de France, 511-513.
Lordon, Frédéric. 2003. *Et la vertu sauvera le monde… : après la débâcle financière, le salut par l'« éthique » ?* Paris : Raisons d'agir.
Macherey, Pierre. 1985. Matérialisme dialectique. In Georges Labica et Gérard Bensoussan (eds), *Dictionnaire critique du marxisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 723-727.
Marx, Karl. 1963 [1867]. *Œuvres, Volume 1, Économie 1*, Paris : NRF, Bibliothèques de la Pléiade, Gallimard.
Marx, Karl. 1996 [1844]. *Manuscrits de 1844*, Paris : Garnier-Flammarion.
Meiksins Wood, Ellen. 2002. *The Origin of Capitalism: A Longer View*. London : Verso Books.
Postone, Moshe. 2009 [1993]. *Temps, travail et domination sociale : une réinterprétation de la théorie critique de Marx*. Paris : Mille et une Nuits.
Preve, Constanzo. 2011. *Histoire critique du marxisme*. Paris : Armand Colin.
Renault, Emmanuel (ed.). 2008. *Lire les Manuscrits de 1844*. Paris : Presses Universitaires de France.
Rigal, Elisabeth. 2012. Eléments pour une archéologie des temps modernes. In *L'époque dénouée*. Paris : Hermann, 5-19.
Sobel, Richard. 2017. Le travail est-il soluble dans le capitalisme. Apports et limites de l'interprétation de Marx par Moshe Postone. *Revue économique, 68* (6) : 1103-1134.
Taminiaux, Jacques. 1992. *La fille de Thrace et le penseur professionnel. Arendt et Heidegger*. Paris : Payot.
Tosel, André. 2001. 'Après métaphysique' et 'Archi-politique'. Le Marx historial de Gérard Granel. In Jean-Luc Nancy et Elisabeth Rigal (eds), *Granel L'éclat, le combat, l'ouvert.* Paris : Belin, 389-414.
Tosel, André. 2009, *Le marxisme au 20ème siècle*. Paris : Syllepse.
Volpi, Franco. 1996. La question du logos dans l'articulation de la facticité chez le jeune Heidegger lecteur d'Aristote. In *Heidegger 1919-1929 : De l'herméneutique de la facticité à la métaphysique du Dasein*. Paris : Vrin, 33-66.